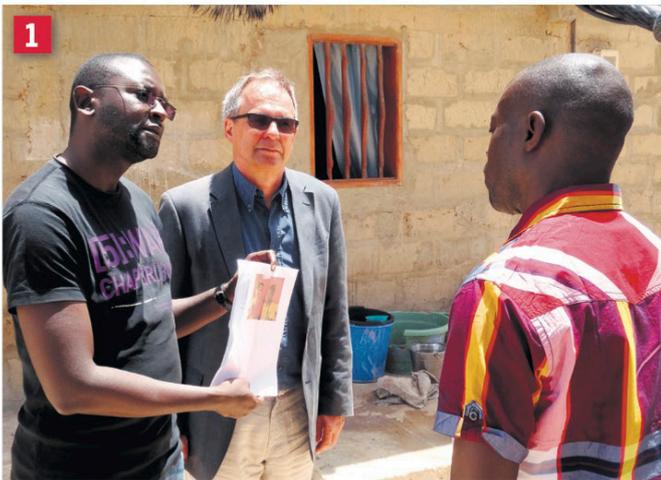


Janvier au CityClub



Deux documentaires (1 et 2) et une fiction tiendront l'affiche au CityClub, à Pully, en janvier. -DR

PULLY (VD) On sait rarement quand les films vont quitter l'affiche. Sauf au CityClub, qui les laisse vivre tout un mois.

■ **«Adieu à l'Afrique»** **1** Parmi les cadavres de migrants noirs rejetés par l'Océan sur une plage du Sénégal, celui d'une Blanche. Pourquoi Alice, Européenne aisée, est-elle montée sur une pirogue de fortune? La question fait écho au parcours du producteur suisse, Pierre-Alain Meier. ★★★★★

■ **«Carré 35»** **2** Cimetière chrétien de Casablanca. Là est enterrée la petite sœur du comédien Eric Caravaca, morte en bas âge, et dont la mère n'a pas gardé la moindre photo. Ce fantôme a pourtant hanté toute la famille. Le réveiller, c'est se réconcilier avec le passé, familial, historique, social, médical. Notre coup de cœur. ★★★★★

■ **«Diane a les épaules»** **3** Diane (Clotilde Hesme, à dr.) porte l'enfant d'un couple d'amis gays. Elle s'est toujours vantée de pouvoir dissocier son corps de ses sentiments. Mais la situation se complique quand elle s'éprend de Fabrizio (Rongione). Voilà bien un film, signé Fabien Gorgeart, qui donne la pêche. ★★★★★ -CMA

LA REVUE DE PRESSE 2017

CINÉMACITYCLUB^{PULLY}

5 décembre 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/171205_decembre_lfm_audio.m4a

minutes de lecture

► Musiques

rnaud Robert
publié jeudi 23
novembre 2017 à
0:47.

MUSIQUE

Florian Favre prend la légèreté au sérieux

Le pianiste fribourgeois vernit son nouveau disque en trio au CityClub de Pully

Florian Favre prend la légèreté au sérieux. Le toucher étouffé, préparé, la langueur élégante, Florian ouvre sans qu'on s'en rende compte son nouvel album. Il a obtenu une bourse de mobilité qui l'emmène partout, jusqu'à La Nouvelle-Orléans, et cela se sent. Dans une époque dont on dit qu'elle respire la fin, qu'elle porte le poids cumulé de ses anxiétés, le Fribourgeois croit que son piano jouit d'une âme légère. Dès la première pièce, dès «Nanomélie», on sait que ses compositions éclairent le monde non pas avec l'air béat des positivistes mais avec l'énergie d'une calme distance.

Changement de batteur

On avait beaucoup écouté son disque précédent, *Ur*, nourri des terres traversées, de New York, du classique, de l'envie bruissante de créer un son durable de trio. Il y avait dans cette musique quelque chose de la culture académique soumise à l'urgence du doute et du transport. Avec le batteur Arthur Hnatek (repéré chez Tigran Hamasyan, aimé chez Erik Truffaz), Florian Favre disposait d'une force rythmique iconoclaste, mélodique en diable, un type qui le poussait sur scène dans des batailles poétiques dont on se souvient encore.

Pour *On a Smiling Gust of Wind*, Florian Favre a gardé son bassiste Manu Hagmann, lui aussi un Romand aux airs larges, dont on a entendu le très beau groupe modal au récent festival Jazz Onze Plus. Mais il a changé de batteur, jeune tapageur français, Arthur Alard, qui semble connaître autant les timbres mats de la pop que l'intensité frénétique d'un «ride» maîtrisé; il est brillant dans le binaire concassé de «Flagile», comme dans les gifles swinguées de «Manu».

Il appuie là où ça fait du bien

Ce nouveau trio appuie exactement là où ça fait du bien. Florian Favre est passé par le hip-hop et ne considère donc pas que l'attention du public est un acquis et même un devoir rendu au musicien. Pour le pire: il raconte souvent de très longues blagues sur scène. Pour le meilleur: sa musique va chercher, même dans ses repos, même dans son impressionnisme ravélien ou sa fascination pour les compositeurs russes, la clarté d'un chant.

Il faut encore dire un mot de ce piano. On voit tellement Florian Favre, avec son sourire, ses cheveux rasés, cette façon d'être accessible et de ne laisser qu'à la musique son mystère, qu'on oublie parfois à quel point il connaît son métier. Dans son obsession pour les cellules répétées, la transe induite (quelque chose d'Ahmad Jamal dans la main gauche), il n'oublie pas l'histoire

qu'il raconte. Dans «She Just Is», ce thème qui concentre les intentions du disque entier, Favre dresse son autoportrait en prodige amoureux.

Florian Favre Trio en concert. Sa 25 novembre, 21h. Précédé du film «Frances Ha» de Noah Baumbach, 19h. CityClub, Pully.

Florian Favre Trio, «On a Smiling Gust of Wind» (Traumton)

Tout décembre en mode latino



PULLY (VD) Le cinéma CityClub termine l'année en programmant pendant tout le mois trois films respectivement cubain, portugais et chilien.

■ **«Ultimos dias en La Habana»** Atteint du sida, Diego (Jorge Martinez) vit ses derniers jours en compagnie de son ami Miguel, qui rêve d'émigrer aux Etats-Unis. Une manière très émouvante de chanter un Cuba déliquescents. ★★★★★

■ **«L'usine de rien»** L'occupation d'une usine en liquidation par ses ouvriers: voilà le thème dont le film de Pedro Pinho fait le tour. Confrontation avec la police, conséquences domestiques, enjeu politique, discours philosophique... Tout ça sans jamais barber! ★★★★★

■ **«Los Perros»** Une quadra de la haute bourgeoisie chilienne trompe son ennui en s'éprenant de son prof d'équitation. Banale, cette liaison va ébranler ses certitudes quant au passé de son père pendant la dictature. ★★★★★ -CMA

Jorge Martinez (au centre) dans «Ultimos dias en La Habana» -DR

LA REVUE DE PRESSE 2017

CINÉMA CITY CLUB PULLY

6 novembre 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/171106_novembre_LFM_audio.m4a

Trois garçons dans le vent

Vendredi 03 novembre 2017 - Élisabeth Stoudmann



La cote du pianiste de jazz fribourgeois ne cesse de monter. Florian Favre vernit son nouvel opus dimanche à Genève en trio. Et la première chose qui frappe à l'écoute de *On a Smiling Gust of Wind*, c'est un sentiment de légèreté, de plénitude. «Lorsqu'on a enregistré, j'avais l'impression de voler, confie-t-il. J'ai cherché à rester dans cet état – ce qui, soit dit en passant, n'est pas forcément évident par les temps qui courent.»

Le pianiste fribourgeois est comme ça, dans l'instant présent, prenant les choses comme elles viennent, saisissant les opportunités qui se présentent. Il vient ainsi de «remplacer» au pied levé le saxophoniste Joe Lovano – que des retards d'avion n'ont pas réussi à amener au bon endroit au bon moment – lors de la soirée d'ouverture du Festival Jazz Onze+. «On a joué des standards avec son batteur Otis Brown III qui est tout simplement monstrueux. C'était un super moment.»

Formé au classique, Florian Favre est du genre prolifique. En quatre ans, il a sorti trois albums en trio et un en solo. *On a Smiling Gust of Wind* («sur une rafale de vent souriante») – enchaîne les titres aux noms étranges comme «Nanomalie» ou «Fruncky», et privilégie les morceaux doux qui s'emballent dans des crescendos de rythmiques parfois déroutantes. «J'adore la rythmique. Je me suis parfois amusé à changer les temps des mesures d'un même morceau.»

A Genève, ce dimanche, Florian Favre viendra démontrer les vertus de sa musique ludique et enjouée en compagnie de son fidèle bassiste Manu Hagmann et du batteur français Arthur Alard. Une fin d'après-midi dolorée puisque Florian Favre partagera la scène avec la pianiste classique genevoise, Viva Sanchez Morand, qui associera son interprétation des *Variations Goldberg* de Bach à des textes de Raymond Queneau.

Florian Favre Trio, *On a Smiling Gust of Wind*, Traumton / Musikvertrieb.
Vernissage «live» à Genève, Athénée 4, di 5 novembre à 18h30 (Viva Sanchez Morand à 17h), www.athenee4.ch
Et le 18 novembre à la Spirale (Fribourg), le 25 au Cityclub (Pully).

Poitras empêtrée

«**Risk**» ► L'ennui dans le documentaire, c'est qu'il faut s'accommoder du réel. Il y a parfois un gouffre entre le film prévu et celui qui accouche des rushes. Laura Poitras en a fait la cruelle expérience avec *Risk* – dont le titre peut désigner, entre autres, ceux de son métier. Partie filmer le fondateur de WikiLeaks, après l'héroïque Edward Snowden dans *Citizenfour* (oscarisé en 2015), elle a découvert en Julian Assange un personnage très ambigu: imbu de son pouvoir, arrogant, vaniteux et manipulateur.

La cinéaste rejoint la plateforme des lanceurs d'alerte au moment où l'ex-pirate australien entre dans la tourmente: accusé de viol et redoutant d'être extradé aux Etats-Unis, il trouve refuge en 2012 à l'ambassade de l'Equateur à Londres. Le film, relatant les événements de l'intérieur, tourne bientôt au huis clos paranoïaque. Dans le collimateur des autorités américaines, le chevalier blanc crie au complot. Mais ses réactions et un terrible lapsus font douter de son innocence. D'autant que des accusations de harcèlement visent ensuite un de ses collaborateurs – avec lequel Laura Poitras avoue en voix off avoir eu une liaison!

Embarrassée, la cinéaste ne sait plus sur quel pied danser, ni quel film faire. *Risk* évoque les activités de WikiLeaks autant qu'il brosse le portrait d'un Assange déchu. Il questionne au passage la responsabilité d'un tel contre-pouvoir, torpillant Hillary Clinton en pleine campagne face à Trump. Au final, ce film malade et confus s'impose en chronique amère d'une déconfiture. Dont on se demande si Laura Poitras s'en remettra. **MLR**

A l'affiche à Genève (Bio Carouge), Lausanne (City Club Pully) et Neuchâtel (Cinéma Minimum, ve 3, sa 4 et lu 6 novembre), puis dès le 1^{er} décembre à Yverdon et Oron.

Trois Iraniens à la croisée des chemins



Un road movie atypique sur l'amitié et la séparation. SISTER DISTRIBUTION

«Avant la fin de l'été» ► Renouer avec ses origines, dire la douleur de l'exil, s'aventurer aux frontières de la fiction et du documentaire, sortir le road movie des sentiers battus – et tout cela dans un premier long métrage! Elle a fait fort Maryam Goormaghtigh, jeune réalisatrice genevoise formée entre Lausanne et Bruxelles.

Déjà remarqué à l'ACID en marge du Festival de Cannes et récemment primé à Zurich, *Avant la fin de l'été* est né de sa rencontre avec trois trentenaires iraniens, du pari de faire avec eux un film où ils tiendraient

leur propre rôle. Ce sera un road movie tourné en deux semaines et largement improvisé, sans dialogues écrits, à partir de quelques idées.

Fin août, alors que leur ami Arash s'apprête à rentrer au pays après cinq ans d'études à Paris, Hossein et Ashkan l'embarquent pour une virée vers le sud dans l'espoir de l'en dissuader – s'il tombait amoureux, par exemple. Contre toute attente, leur périple n'est pas jalonné de rencontres: seulement deux filles, et au bout de 45 minutes. Il se déroule sans hâte ni vaines péripéties, dans le temps suspendu et

l'arrière-pays dépeuplé de l'été qui s'achève, en phase aussi avec l'indolence orientale de ses protagonistes.

Parfaitement rythmé et cadré, captant l'atmosphère des lieux dans une superbe photographie (lumineuse ou crépusculaire), le film a les atours de la fiction et se voit comme tel. Ce qui tient aussi à son formidable trio, taillé pour la comédie dans les rôles du bellâtre (Hossein), du rigolo maladroit (Ashkan) et du géant timide – l'obèse et moustachu Arash, Obélix iranien aux yeux rieurs.

Et pourtant, ce sont leurs dilemmes intimes qu'ils confient à la caméra, leur schizophrénie de déracinés, tandis que des paysages iraniens s'invitent par moments sur l'écran. Partageant des souvenirs ou évoquant leur famille, ils parlent religion, libertés ou service militaire, sans que la cinéaste se soucie de délivrer un message. Juste témoigner d'une vérité humaine, avec humour et mélancolie. **MATHIEU LOEWER**

A l'affiche à Genève (Cinémas du Grütli) et Lausanne (CityClub Pully). Séances en présence de la cinéaste, ve 3 novembre à 20h30 au CityClub et di 5 à 18h au Rex à Vevey.

«J'avais envie de devenir Iranienne»

CINÉMA Premier long-métrage de la Genevoise d'origine iranienne Maryam Goormaghtigh, «Avant la fin de l'été» est un film fragile et précieux, qui se joue admirablement de la frontière perméable qui sépare le documentaire de la fiction

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo



MARYAM GOORMAGHTIGH
CINÉASTE

Née à Genève en 1982, Maryam Goormaghtigh a étudié la musicologie et l'histoire et esthétique du cinéma à l'Université de Lausanne, avant de suivre un cursus en réalisation à l'Insa, à Bruxelles. Réalisée après plusieurs courts-métrages, *Avant la fin de l'été* est son premier long. Il a connu sa première mondiale en mai dernier à l'enseigne de l'ACID, section indépendante du Festival de Cannes, avant d'être montré dans une dizaine de festivals et de se voir primé à Zurich (Emerging Swiss Talent Award) et à Londres (Mention spéciale du jury).

Vous êtes d'origine iranienne mais êtes née à Genève: est-ce que filmer Arash, Hossein et Ashkan était pour vous un moyen de vous rapprocher de vos racines? Absolument, car je les ai rencontrés à un moment de ma vie où je traversais une sorte de crise identitaire. J'étais curieuse de l'Iran, le pays de ma mère, que je ne connaissais pas, et d'une langue qui ne m'avait pas été transmise. Deux après avoir commencé à suivre des cours de persan à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris, j'ai alors croisé la route de ces trois garçons. Et tandis qu'eux se demandaient s'ils devaient rester en France ou repartir en Iran, s'ils n'étaient pas en train de devenir un peu Français, moi, j'avais envie de devenir Iranienne. J'avais le désir de filmer l'"iranité", de me reconnecter à cette culture.

L'envie de faire un film avec eux est-elle venue dès votre rencontre? On a appris à se connaître, on a passé quelques soirées ensemble et très vite on est devenu proches, il y a eu une sorte d'alchimie. Sans trop leur demander leur avis, j'ai alors commencé à les filmer avec un petit appareil photo, et au bout de quelques sessions je leur ai parlé de mon envie de tourner un film avec des Iraniens, même si à ce moment rien n'était clair dans ma tête. Mais j'avais l'intuition qu'ils pourraient être de bons personnages, car ils ont quelque chose d'un trio de comédie à l'italienne, ils sont très typés.

Il y a Arash, l'opulent bonhomme qui n'arrive pas à trouver sa place, Ashkan, le petit rigolo maladroit qui galère en amour, et Hossein, le beau gosse qui a réussi mais est hyper-tourmenté. J'ai alors passé plusieurs années à les filmer lors de chacune de nos rencontres; j'avais des disques durs pleins de nos discussions et soirées, mais

je ne savais pas quoi faire de ces rushes. Et finalement, toute cette matière m'a aidée à penser le tournage du film, qui a duré très peu de temps, à peine deux semaines.

Avez-vous néanmoins un scénario, ne serait-ce qu'un fil rouge, ou le film a-t-il été improvisé? Le fil rouge, c'est la route, les endroits où on s'arrête, que j'avais repérés soit pour leurs qualités cinématographiques, soit parce qu'il y avait un événement, comme une fête du 15 août dans laquelle il me semblait intéressant de les plonger. La rencontre avec les deux filles, je l'ai également orchestrée. A partir de ces points d'articulation que j'ai imposés pour être sûre d'avoir de la substance, et des discussions que j'avais notées sur des post-it pour qu'elles ressortent, par exemple autour du service militaire ou de la prise de poids d'Arash, ils ont réussi à devenir acteurs; non pas dans le sens de comédiens qui interpréteraient des dialogues, mais dans l'idée qu'on a fait le film ensemble, à partir de qui ils sont.

INTERVIEW

A travers certaines discussions autour, justement, du service militaire, ou encore de la liberté sociale et de la religion, le film a quelque chose de politique, du moins pour un spectateur européen... Je n'ai évidemment pas réalisé un film-sujet, mon désir étant avant tout de montrer une amitié masculine, un dernier voyage entre amis. Mais forcément, lorsqu'on filme des gens qui sont à cheval entre deux cultures, qui viennent d'un pays très différent du nôtre, cela suscite des questions qui sont politiques et sociales. Ce qui m'intéressait, c'étaient des parcours de vie, savoir comment on peut venir comme Hossein d'une famille très religieuse, puis être «transformé» par la culture française.

Arash, lui, n'a pas été transformé, car il vient d'une famille plus libérale, avec un mode de vie à l'occidentale. La séquence du voile, pour prendre cet exemple, je ne l'ai absolument pas imaginée. Ce sont les deux filles qui leur ont demandé comment on se voile en Iran. Au final, ça a donné une séquence rigolote, qui pour moi était une interaction, un moment de drague. Or en France, elle a suscité beaucoup de réac-



Arash, Hossein et Ashkan sont amis dans la vraie vie. Leur rencontre avec Maryam Goormaghtigh, à Paris, a donné à cette dernière le désir de réaliser un film inspiré par l'amitié qui lie ces trois Iraniens installés en France. Sous l'œil de la cinéaste, les compères jouent leur propre rôle. (SISTER DISTRIBUTION)

tions, car la question du voile y est très sensible. Mais de mon côté, je n'ai jamais pensé mon film en termes politiques. Il y a peut-être une attente quand on parle de l'Iran, mais moi je ne voulais rien dénoncer, je souhaitais juste raconter l'histoire d'un garçon qui est mal en France et qui veut rentrer dans son pays.

Quand avez-vous finalement découvert l'Iran? J'y suis allée pour la première fois, avec eux, il y a cinq ans; et j'ai découvert autre chose que les idées préconçues qu'on a sur ce pays, autre chose que ce que je connaissais à travers ce qu'en disent les médias ou ma famille, avec des histoires douloureuses liées à l'exil qui a suivi la révolution de 1979. Arash, Hossein et Ashkan m'ont fait découvrir l'Iran selon leur point de vue, et j'ai été émerveillée par ce que j'ai découvert. ■

*** *Avant la fin de l'été*, de Maryam Goormaghtigh (France-Suisse, 2017), avec dans leur propre rôle Arash, Hossein, Ashkan, Charlotte et Michèle. 1h20. Séances en présence de la réalisatrice: le 1er novembre à Genève (Cinemas du Grütli, 19h), le 2 à Fribourg (Rex, 18h30), le 3 à Pully (CityClub, 20h30), le 5 à Vevey (Rex, 18h).

CRITIQUE

Trois hommes et deux pays

«Que vas-tu faire de tes deux dernières semaines à Paris?» De cette question lancée par Hossein et Ashkan à leur ami Arash est né un film lumineux. *Avant la fin de l'été*, c'est l'histoire de trois Iraniens installés à Paris, trois étudiants dont l'un a le mal du pays et désire rentrer, même s'il avoue que le rayon alcool de Carrefour lui manquera. Hossein, Ashkan et Arash jouent leurs propres rôles, comme Charlotte et Michèle, deux filles qu'ils rencontreront sur la route, après que les deux premiers ont convaincu le troisième de les accompagner pour un ultime voyage à travers la France. Un périple qui, peut-être, le fera changer d'avis.

La tension d'un road-movie et la force d'un documentaire

Premier long-métrage de la Genevoise Maryam Goormaghtigh, *Avant la fin de l'été* à la tension d'un

road-movie et la force d'un documentaire. La réalisatrice parle d'un film hybride, et cette appellation lui va bien. Peu importe de savoir ce qui est vrai et ce qui est joué, l'essentiel est la constante justesse de ton d'une œuvre fragile et mélancolique qui laisse beaucoup d'espace à ses protagonistes, eux-mêmes hybrides et toujours filmés à la bonne distance et avec une constante empathie.

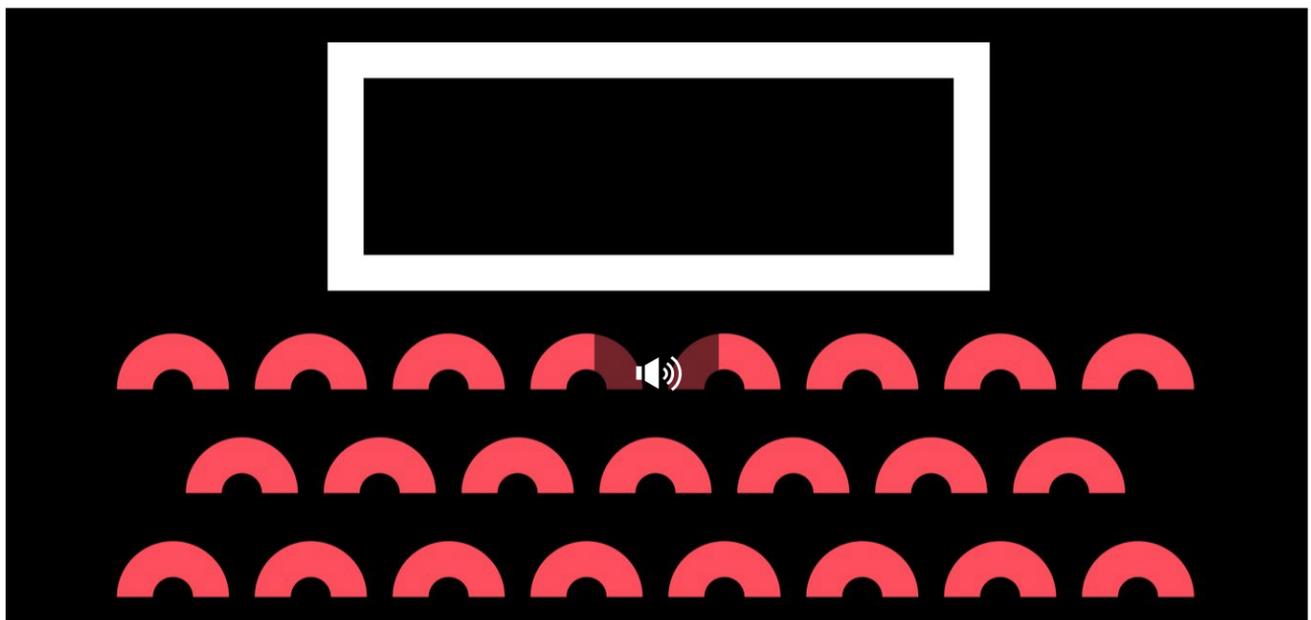
Lorsque le trio s'arrête dans de petits villages isolés, on pourrait être dans un documentaire de Raymond Depardon, voire dans le récent *Visages, Villages* d'Agnès Varda et JR; et quand Maryam Goormaghtigh montre une fête foraine sur fond de variété psychédélique orientale ou une disco estivale, c'est au contraire le potentiel esthétique du cinéma qu'elle explore. On a dit son film fragile, il est surtout précieux. ■ S. G.

15 octobre 2017

Emission Brazil, RTS Couleur 3

— Une Vie Violente

Après le très puissant Les Apaches, Thierry De Peretti revisite le passé ou tout du moins, l'image qui lui en reste, une image un peu floue. Par contre, le discours, lui, est très net et entend dénoncer la radicalisation politique qui mène à la lutte armée, puis à la clandestinité, en passant par le banditisme. Une Vie Violente se déroule entre 1997 et 2001 sur l'île de beauté, mais aussi un peu en métropole. Le cinéaste nous plonge dans la vie d'un jeune gars, Stéphane, intelligent, qui appartient à la bourgeoisie corse. En dissimulant des armes chez lui pour rendre service à un ami, Stéphane va connaître la prison et se laisser embobiner par un leader indépendantiste charismatique. Bien sûr, quand on accepte d'entrer dans ce milieu, on sait que l'on mettra sa vie en jeu. Ce que l'on ignore, c'est que le risque d'être manipulé est encore plus grand quand on est jeune et un peu naïf. Retrouvez Thierry de Peretti dans ce Brazil, joint par Fifi par téléphone avant sa venue au City Pully ce dimanche 15 octobre à 16h30. Une Vie Violente est à voir au City Pully tout au long du mois d'octobre.



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/171015_une-vie-violente_brazil.mp3

<http://pages.rts.ch/couleur3/programmes/brazil/8981633-brazil-du-15-10-2017.html>

CULTURE

CINÉMA

Parmi les hommes

Vendredi 06 octobre 2017 **Mathieu Loewer**

Ça ne s'invente pas: c'est en se faisant voler sa voiture que Jonas Carpignano a découvert la Ciambra, hameau rom du village de Gioia Tauro, en Calabre. Où le réalisateur a pu récupérer sa Fiat Panda contre rançon. Néanmoins séduit par l'énergie des lieux, il y a tourné un court puis ce long métrage, avec ses habitants. *A Ciambra* s'approche ainsi au plus près de leur réalité, à travers l'histoire du jeune Pio. Encore cantonné avec la marmaille à 14 ans, l'adolescent est pressé de faire ses preuves. L'occasion se présente lorsque son père et son frère aîné se retrouvent en prison. Promu chef de famille, il peine toutefois à assumer ce rôle...



Le scénario (entre récit d'apprentissage et polar) n'a rien de très original, mais *A Ciambra* embarque par son hyperréalisme et le magnétisme de son jeune acteur. Caméra portée et montage heurté nous plongent dans cet univers à part, où les petits larcins restent le meilleur moyen de survivre. Au-delà des stéréotypes mais sans angélisme, le cinéaste décrit les conditions et le mode de vie d'une telle communauté. Au ras du réel, il se permet néanmoins des notes oniriques et nostalgiques avec l'apparition nocturne d'un cheval ou les souvenirs du grand-père, qui évoquent un temps révolu où les Roms vivaient libres sur les routes, plutôt que parqués dans des camps comme aujourd'hui.

Trois films à voir en octobre à Pully

PULLY (VD) Un mois. Vous avez un mois pour aller voir les trois longs métrages qui sortent ce dimanche dans la salle pulliérane, qui a pour politique de laisser aux films le temps de vivre leur vie. Les trois titres à profiter de ce parti pris sont: «Kiss & Cry», de Lila Pinell et Chloé Mahieu, «Une vie violente», de Thierry de Peretti, et «L'inclinaison des chapeaux»,

d'Antonin Schopfer et Thomas Szczepanski. Le premier suit le dilemme d'une ado entre le monde sans pitié du patinage artistique de compétition et l'insouciance des premières amours. Le deuxième avance sur le terrain miné du radicalisme politique en terre de Corse. Et le troisième est une sorte de making of d'un film sur les retrouvailles d'un fils et de son père. Les trois valent amplement le détour. -CMA

CityClub Pully
Infos et programmation:
→ cityclubpully.ch



«Kiss & Cry» (à g.) et «Une vie violente»
au programme du CityClub, à Pully. -DR

Cinéma

Mirage en Afrique

Samedi 16 septembre 2017 **Mathieu Loewer**

«**Gabriel and the Mountain**» Etudiant brésilien, Gabriel est parti faire le tour du monde avant d'intégrer l'université de Los Angeles. Son voyage s'est terminé sur le Mont Mulanje au Malawi, où il est mort d'hypothermie... Lui aussi inspiré d'un fait divers tragique, *Gabriel and the Mountain* renvoie inévitablement à *Into the Wild* de Sean Penn, qui retrace le destin similaire d'un jeune Américain en Alaska. Ce film vaut pourtant mieux qu'une simple variation africaine sur le même thème.



TRIGON-FILM

D'abord, parce que son réalisateur a connu Gabriel Buchmann. Ce road movie mélancolique prend dès lors des allures de pèlerinage, entre hommage à l'ami disparu et enquête pour donner un sens à sa mort. Sept ans après, Felipe Barbosa a refait le trajet du Kenya au Malawi, et retrouvé sur place ceux qui avaient croisé la route du globe-trotter. On le devine bientôt, en entendant leur témoignage en voix off: ils tiennent ici leur propre rôle, dans une fiction où seuls Gabriel et sa petite amie – qui le rejoint en Tanzanie et en Zambie – sont joués par des comédiens. Le cinéaste laisse toutefois planer le doute jusqu'au générique, comme lorsqu'il montre des photos prises par le jeune homme ou fait entendre ses écrits (carnets de voyage, lettres, etc.). Qu'on en soit conscient ou non, cette dimension documentaire donne au film une vibration particulière.

Enfin, ce périple funeste a peu à voir avec celui que raconte *Into the Wild*. Gabriel ne fuit pas la société en idéalisant le «retour à la nature». Il poursuit néanmoins sa propre obsession, tout aussi illusoire: voyager hors des sentiers battus, à la recherche d'une expérience et de rencontres «authentiques». Projet louable, dont Felipe Barbosa montre toutefois les limites. Le cinéaste pointe les décalages culturels, décrit un Gabriel qui se comporte parfois en touriste imbuvable ou paraît ridicule en arborant le costume traditionnel massaï. Alors que l'étudiant en économie se destine à une carrière dans la coopération, c'est bien sa logique occidentale qui le conduira à sa perte. *Gabriel and the Mountain* livre ainsi un constat amer en forme de métaphore: certaines montagnes sont impossibles à gravir.

A l'affiche au Cinélux à Genève, au CityClub à Pully, au Rex à Vevey, à l'ABC à La Chaux-de-Fonds, au Cinéma Minimum à Neuchâtel et au Cinéma La Grange à Delémont.

Soif de fiction en Afghanistan

«**Nothingwood**» ► Il y a Hollywood, son pendant indien Bollywood, ou encore Nollywood au Nigéria. Découvre-t-on alors une nouvelle ruche cinématographique dans *Nothingwood*? Toutes proportions gardées, oui. En Afghanistan, Salim Shaheen est une usine à rêves à lui tout seul. Avec trois fois rien (d'où la boutade du titre), en émule de Roger Corman, il tourne quatre films par an et en a déjà réalisé plus de cent. Des séries Z où il chante, danse, mitraille ou distribue des bourre-pifs façon Bud Spencer. Charismatique et cabotin, rigolard et colérique, cet ogre ressemble furieusement à Gérard Depardieu! C'est une véritable star dans son pays, où même les talibans se refilent ses films sous le manteau.



Cela dit, *Nothingwood* n'est pas seulement le portrait amusé d'un nabab du système D. Productrice de l'émission documentaire «Les Pieds sur Terre» sur France Culture, la réalisatrice Sonia Kronlund y réinjecte le réel que fuit son excentrique protagoniste. Dans ce pays ravagé par la guerre depuis plus de trente ans, craignant pour sa

propre sécurité, elle rappelle le quotidien des attentas et enlèvements; évoque aussi souvent la condition des femmes, qui resteront invisibles (ou presque).

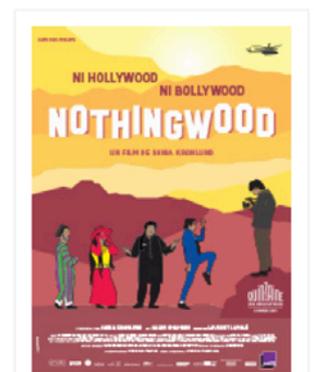
De fait, la journaliste s'intéresse moins à ce cinéma qu'à ceux qui le font. Leurs témoignages racontent une réalité violente, comme le film autobiographique que Salim Shaheen

tourne justement à Bamiyan – dont on verra les Bouddhas détruits. Il y a aussi une autre figure fascinante dans *Nothingwood*, l'acteur Qurban Ali. Marié et père de famille, mais manifestement homosexuel (un crime selon la loi afghane), il campe avec délice femmes et personnages efféminés, suscitant une franche hilarité... Le cinéma vaut-il mieux que la vie, comme le pensait Truffaut? Pour Salim Shaheen et ses complices, il représente en tout cas une échappatoire salvatrice. **MLR**

Séances en présence de la réalisatrice, ve 8 septembre à 20h aux Cinémas du Grütli à Genève et sa 9 à 20h au CityClub à Pully. Aussi à l'affiche au Cinéma Minimum à Neuchâtel (ve 8 et lu 11), puis dès le me 13 au Cinéma ABC à La Chaux-de-Fonds et reprise au Zinéma à Lausanne dès le me 27.

SAMEDI 9 SEPTEMBRE – Projection de NOTHINGWOOD avec Sonia Kronlund au CityClub

Samedi soir, avant que tu ailles pico... sociabiliser avec tes potes de promo ou la cousine de ton meilleure pote, je te propose de mettre du beurre dans les épinards de tes futures conversations. Tu le sais peut-être, à Pully il y a une salle indépendante de cinéma, le CityClub ! Il se trouve que ce samedi, en présence de la réalisatrice Sonia Kronlund, il y aura la projection de [Nothingwood](#). Il s'agit d'un documentaire franco/afghan qui suit les péripéties de Salim Shaheen, l'acteur-réalisateur-producteur le plus populaire et prolifique d'Afghanistan. De toi à moi, je n'ai vu que la bande annonce alors je peux/veux pas t'en dire plus. Mais crois-moi, le conseil vient d'une personne de confiance. De plus, la projection sera présentée par la réalisatrice Sonia Kronlund que tu connais peut-être si tu écoutes France Inter (je m'y suis mis tout récemment et une certaine dépendance m'a pris). Du coup, prends le bus 9, samedi 9 pour 20h au [CityClub](#). **Alex**



CINÉMA

«Nothingwood», ou le nabab de Kaboul

Salim Shaheen représente à lui tout seul l'industrie cinématographique afghane. Un sacré phénomène

Il y a Hollywood, capitale de l'imaginaire globalisé. Puis Bollywood, qui turbine depuis Bombay ses comédies musicales chatoyantes, et même Nollywood, épicerie de la production nigérienne. Bienvenue à présent à Nothingwood, dont le prince s'appelle Salim Shaheen. Il est l'acteur-réalisateur-producteur le plus prolifique d'Afghanistan – et le plus populaire, avec 110 films à son actif. La journaliste Sonia Kronlund a suivi l'énergumène sur le tournage du 111e pour broser son portrait.

Salim Shaheen est bâti comme Bud Spencer, avec l'enthousiasme d'Ed Wood et la ténacité de Jean-Pierre Mocky. A l'écran, tout à la fois Jackie Chan, Jean Valjean et Maciste, il se bagarre contre des hordes de vilains et soulève l'enthousiasme des spectateurs. Mêlant scènes d'action, farces, chansons et chorégraphies, ses superproductions coûtent quelque 10 000 francs. Le cameraman et le monteur gagnent 100 dollars par mois.

Sur le tournage, qui n'excède pas quelques jours, le boss gueule, vitupère, fanfaronne, se marre, lance des pierres au cameraman et tire à balles réelles. C'est le règne du système D: pour fournir le sang des scènes de bataille, on sacrifie un poulet... «Mort pour le cinéma afghan!»

Dragon fossilisé

Par-delà ces ahurissants bricolages se dessine la réalité chaotique d'un pays en guerre depuis quarante ans. La garde rapprochée de Salim Shaheen se compose de rescapés des conflits. Le danger – attentats et enlèvements – est omniprésent. Le roi de la série Z n'en a cure. Il ne craint rien hormis Dieu, alors il fonce en rigolant. Ou en philosophant: à quoi bon se faire du souci puisque tout est écrit?

2 minutes de lecture

📺 Cinéma

Antoine Duplan

Publié jeudi 31 août 2017 à 19:04, modifié jeudi 31 août 2017 à 19:04.

La violence imprègne aussi le cercle familial: lorsqu'il était enfant, le père et les frères de Salim ont essayé, en vain, de lui faire passer le goût du cinéma à grands coups de trique. Il a huit fils, six filles et trois épouses, mais seuls les éléments masculins sont invités à la table de la réalisatrice. Certains codes nous dépassent: marié (une seule épouse, c'est assez, pouffe-t-il), ostensiblement gay, Qurban Ali animait un talk-show en burqa. Il tient les rôles de femmes chez Salim Shaheen, et met en joie tous les machos alentour.

Des soldats prêtent leurs armes au cinéaste. L'équipe de *Nothingwood* pénètre à l'intérieur des cavités qui abritaient les bouddhas de Bamiyan. Et le film se termine sur une chaîne de monts évoquant l'échine et le crâne fendu d'un dragon fossilisé. Mythe, fiction et réalité se confondent.

Nothingwood, de Sonia Kronlund (France-Afghanistan, 2017), 1h25. Au Cinéma CityClub Pully (en présence de la réalisatrice, sa 9 septembre, 20h) et aux Cinémas du Grütli, Genève (en présence de la réalisatrice, ve 8, 20h).

CULTURE

CINÉMA

Cinéma

«Ce n'est pas une utopie»

Jeudi 31 août 2017 **Malik Berkati**

La vie en communauté vue par le réalisateur de *Festen*, dans *La Communauté*, un film tendre mais sans illusions.

Réalisateur du premier film estampillé Dogma (la fameuse charte esthétique fondée avec Lars von Trier), Thomas Vinterberg a connu une longue traversée du désert après le succès de *Festen* (1998), Prix du jury sur la Croisette. Le retour en grâce vient en 2012 avec *La Chasse*, qui vaut à Mads Mikkelsen le Prix d'interprétation masculine à Cannes.

Après une production anglo-saxonne plus conventionnelle (*Loin de la foule déchaînée*), le cinéaste danois rentre au pays avec *La Communauté*, inspiré de son expérience de vie collective entre 7 et 19 ans. Rencontre au Festival de Berlin, où son actrice Trine Dyrholm a été primée en 2016.

D'après votre expérience, comment fonctionne une communauté?

Thomas Vinterberg: Il y a beaucoup de sacrifices et de souffrances, mais le fait d'être ensemble permet de les surmonter. La vie en communauté n'est pas une utopie, juste une expérience avec sa fin naturelle. L'impermanence est un thème essentiel du film. On cesse de s'aimer, on vieillit. Le temps fait son œuvre, rien n'est éternel. A présent, les gens ont choisi de vivre autrement. Depuis les années 1980, la liberté individuelle s'est affirmée, le droit à la sphère privée aussi. La plupart des gens se reconnaissent dans ces valeurs.

Vingt ans après *Festen*, vous réunissez à nouveau les comédiens Trine Dyrholm et Ulrich Thomsen. Pourquoi les filmez-vous nus au début du film?

Je trouvais intéressant que Trine et Ulrich, qui étaient si jeunes et beaux dans *Festen*, aient mûri. Je voulais organiser différentes confrontations dans ce film, dont celle avec le temps: nous allons tous mourir, notre peau va se détacher de nos os. Voilà ce que montre leur nudité.

A la quarantaine, Erik quitte son épouse Anne pour une femme plus jeune. Un classique...

Oui, et pas seulement au cinéma! Je raconte ce qu'ont fait nombre de mes amis, et pour tout vous dire, moi aussi (*Helene Reingaard Neumann, qui joue l'amante, est la seconde épouse du réalisateur, ndr*). Je voulais montrer la brutalité que représente le fait de remplacer dans sa vie une personne par une autre.

Est-ce un peu aussi l'histoire de votre famille?

D'une certaine façon, oui. Mes parents ont divorcé et sont restés après dans la maison pendant un certain temps. Mais ça s'est passé très différemment. C'est ma mère qui a quitté mon père; il n'y avait pas de troisième personne impliquée et aucun d'eux n'en est devenu malade. Il y a bien sûr des anecdotes et des sentiments qui viennent de mon vécu, mais nous voulions surtout explorer la nature et la fragilité humaines, la notion d'individu dans un collectif et la dynamique qui en ressort. Le film est aussi le portrait d'une femme très courageuse; elle sacrifie tout pour la communauté et vit une catharsis.

Cette génération, très centrée sur ses aspirations personnelles, a produit des parents plus conservateurs, non?

Je montre dans le film comment on amène un enfant à partir à la découverte du monde. Un



Anna (Trine Dyrholm) et Erik (Ulrich Thomsen) vivent la crise de leur couple en communauté.
PRAESENS FILM

parent devrait être une sorte de phare, mais aujourd'hui nous surprotégeons nos enfants, nous courrons dans tous les sens pour satisfaire leurs désirs. Ce qui est en contradiction totale avec les principes de la communauté. Ça se passe aussi comme ça chez moi... Mais j'adore élever des enfants – j'en ai déjà quatre!

Dans *La Communauté*, les conflits sont plus feutrés que dans *Festen*...

Festen est impossible à refaire. Son succès était lié au mouvement Dogma. Ce film représentait un aboutissement, ce qui m'a posé ensuite d'énormes problèmes. Ne pouvant pas aller plus loin dans cette voie, j'ai dû faire demi-tour et me redéfinir. Cela m'a pris une décennie. Je ne renie pas mes films suivants, mais peu de gens les ont appréciés. *It's All About Love* a été très mal reçu en 2003. Après, j'ai détruit ma carrière, mon mariage et ma situation financière. Je suis revenu à moi-même en 2010 avec *Submarino*, qui m'a relancé et permis de continuer à faire des films aussi honnêtes et vrais que possible.



PARENTHÈSE DÉSECHANTÉE

«Le meilleur film de Thomas Vinterberg depuis *Festen*», proclame l'affiche. On n'ira pas jusque-là, car ce titre reviendrait plutôt à *La Chasse*. Mais une chose est sûre, le cinéaste danois n'est pas l'homme d'un seul film. *La Communauté* s'inscrit dans une œuvre, où il est régulièrement question... de communauté. Dans *Festen*, une famille (au patriarche abuseur); dans *La Chasse*, un quartier (qui se retourne contre l'un de ses habitants, présumé pédophile); et cette fois, les colocataires d'une villa à Copenhague dans les années 1970.

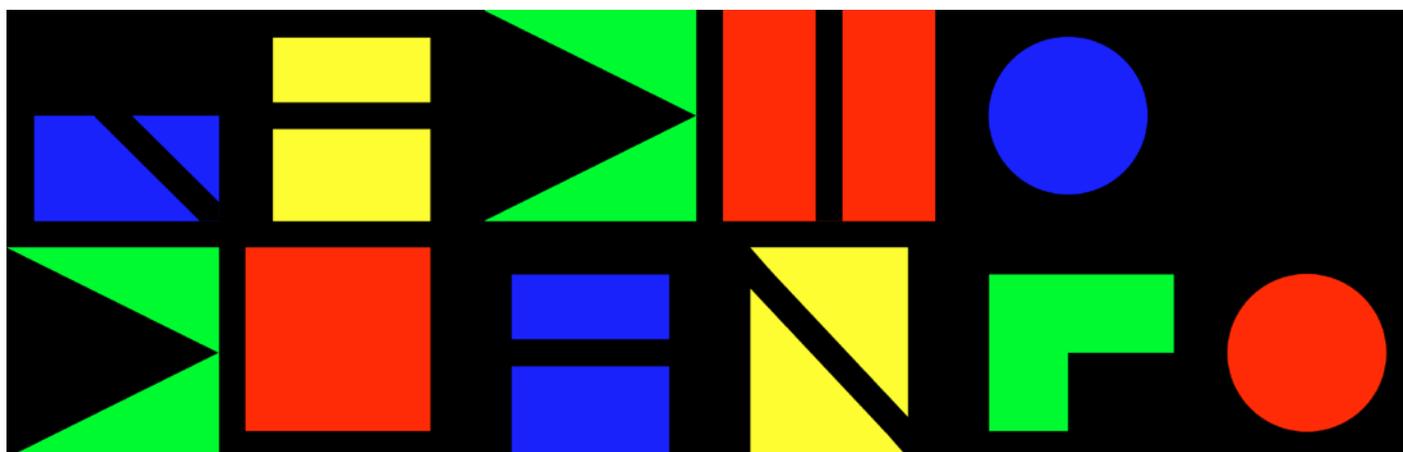
Avec reconstitution rétro ad hoc, Vinterberg brosse la peinture douce-amère d'une utopie collective dont il garde des souvenirs heureux. Le regard est bienveillant, teinté de nostalgie pour l'idéalisme d'une génération ayant tenté de vivre autrement. Il n'en demeure pas moins lucide sur les limites de l'aventure, qui périclité lorsque le prof Erik trompe sa femme Anna avec une étudiante.

Un drame des plus bourgeois, mais que le couple va s'efforcer d'assumer au grand jour. Lui estimant qu'il n'est «pas sain de mentir», elle lui accordant le «droit de suivre ses sentiments», ils en viendront à inviter l'amante mal-à-l'aise sous leur toit! Les valeurs qu'ils invoquent masquent toutefois des motivations plus égoïstes, et la situation sera source de grandes souffrances. Ou comment toute communauté humaine, même ici vertueuse, finit toujours par se détériorer. Un constat bien triste mais «honnête», comme le dit Thomas Vinterberg. MLR

A l'affiche en exclusivité au CityClub à Pully jusqu'au 24 septembre, www.cityclubpully.ch

29 août 2017

Emission Le Grand direct, Radio Django



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170829_rentree_radio-django.mp3

EDITO

Ces films qui nous viennent d'ailleurs...

Il y a longtemps que les films américains (du Nord) et européens occupent l'immense majorité de nos écrans. Sur les quelque 360 longs métrages qui sont sortis en Suisse romande depuis une année, il n'y en a qu'une quarantaine seulement provenant d'Amérique du Sud, d'Afrique, d'Asie ou Océanie, soit un petit 11-12%. Mais il y a pourtant progrès: dans les années 80 on ne dépassait pas la dizaine (soit 2 à 3%) par an. Par la suite, grâce au travail de plusieurs maisons de distribution, en particulier trigon-film - qui vient de fêter son trentième anniversaire¹ -, on a découvert peu à peu les cinématographies de pays lointains. Filmcoop aussi distribue de tels films, tout comme Xenix, Frenetic, Look Now!, Praesens, Outside the Box pour n'en citer que quelques-unes. Sans oublier la Cinéma-thèque suisse et des cinémas (Bellevaux, City-Pully, Grütli, Scala - la liste n'est pas exhaustive) qui entretiennent également des relations étroites avec les circuits de films qui viennent d'ailleurs. On rappellera en passant que CINÉ-FEUILLES s'est toujours intéressé à cette production-là et que Martial Knaebel, directeur artistique du Festival international de films de Fribourg (FIFF) pendant une vingtaine d'années, fut l'un des chroniqueurs de notre bulletin jusqu'en 1990. Il continue aujourd'hui de rédiger des fiches dans la publication bisannuelle de trigon-film, dirigée par Florence Michel.

Pourquoi insister sur ce secteur cinématographique particulier? Parce qu'il tente peut-être de rapprocher les habitants de notre planète et de faire connaître d'autres manières de penser et de vivre. Walter Ruggle, directeur de trigon-film, rappelle fort bien cette nécessité de chercher à comprendre ce qui se passe ailleurs, loin de chez soi: «Quelles sont les réalités, ailleurs? Celles du dedans comme celles du dehors? Les confortables et les inconfortables? Dans le monde entier les cinéastes documentent et mettent en scène des histoires, se rapprochent de la vie, plongent dans l'être. Ils essaient de nous transmettre une part d'eux-mêmes, ils ne ménagent aucun effort pour atteindre une vérité filmique qui puisse nous toucher, nous émouvoir, nous déconcerter, dans le meilleur des cas nous faire progresser un peu dans ce que nous sommes.»²

Un objectif ambitieux sans doute, mais absolument indispensable.

Antoine Rochat

¹ Voir l'article de Geneviève Praplan, dans CF n. 761, p. 19.

² *Couleurs du monde - Pensées de cinéastes sur leur art*, éd. trigon-film, p. 3.



Le joueur de luth marocain mène l'un des groupes les plus talentueux de son époque, University of Gnawa. (MANUELAGOSCID)

Aziz Sahmaoui, hanté par les transes maritimes

MUSIQUE En collaboration avec le Festival cinémas d'Afrique, le CityClub de Pully programme une soirée marocaine avec projection et concert de l'un des meilleurs groupes de scène

ARNAUD ROBERT

Dans le regard fragile des Gnawas lorsqu'ils tombent en transe, vers la fin d'une nuit venteuse à Essaouira, quelque chose dit la route prise depuis le Sahel, les forêts du Sud, la mémoire du vaudou, les esclaves qu'on enchaîne et ceux qu'on déchaîne. La musique des Gnawas marocains, cette confrérie de musiciens originaires des pays noirs, est une quête de liberté par le geste ressassé, par le secret des esprits marins. Lorsque Aziz Sahmaoui saisit son luth, l'instrument même des mystiques côtiers, il prend ce regard au loin, cette façon d'épouser l'air dense. Comme s'il touchait l'invisible, tout au fond du son.

Un pan entier de l'histoire méditerranéenne

Aziz Sahmaoui n'est pas seulement un prodigieux musicien qui mène l'un des meilleurs groupes de son époque, University of Gnawa, il porte aussi un pan entier de l'histoire méditerranéenne. Né dans les

parages de Marrakech, il est confronté à l'essentiel des musiques populaires du Maghreb, des plus électroniques à celles qu'on sculpte dans le boyau ou la peau tannée. Après avoir achevé des études de lettres, il emprunte un bateau vers le Nord, se retrouve à Paris dans une succursale du Maghreb nommée Barbès. Il y fonde l'un des groupes phares des années 90, l'Orchestre national de Barbès (ONB), une machine à effrayer les groupes identitaires et les gardes-frontière.

Il faut s'imaginer les années 1990. C'était un autre millénaire. On entendait du rai algérien à la radio, les Cheb faisaient les gros des soirées d'été, et des filles très blondes claquaient des doigts et du ventre sur de la pop orientale. L'ONB de Sahmaoui disait une France plus confiante en elle-même, moins menacée par ses composantes, une douce France que même un métèque comme Rachid Taha pouvait sans gros problème s'approprier. Après l'orchestre, Sahmaoui rejoint alors l'un des pionniers du métissage cosmopolite, le pianiste Joe Zawinul, ancien de chez Miles Davis qui n'aimait qu'une seule chose: installer des virtuoses africains inconnus dans son ensemble à ciel ouvert.

C'est là, auprès du Syndicate de Zawinul, que Sahmaoui rencontre

plusieurs instrumentistes destinés à former avec lui University of Gnawa: dont notamment le génial bassiste sénégalais Alioune Wade. University of Gnawa, depuis 2010, ne cesse de défaire ce que l'étiquette world music avait lamentablement construit: un bréviaire des identités folklorisées à l'intention du Nord. University of Gnawa, avec son guitariste sénégalais-vietnamien de Paris (Hervé Samb), avec ses Français, ses Maghrébins et ses musiciens sans origine fixe, déploie une musique dont la transe est le ferment.

Refus vicéral de l'exotisme

Il faut entendre au moins une fois cette joie immense du jeu, cette façon de ne rien lâcher de la musique même quand elle joue très vite, cette générosité chorégraphiée qui ressemble au fond aux armées du groove lancées par le messie de l'afrobeat Fela Anikulapo Kuti; ce n'est pas un hasard si c'est Martin Meissonnier, producteur historique de Fela, qui a produit en premier le groupe d'Aziz Sahmaoui. Dans les deux cas, une poésie sans faille et un refus épidermique de l'exotisme. University of Gnawa n'est pas une jolie architecture pleine d'arabesques. Mais un rock band venu du Sud.

Symboliquement, il y a donc dans cette aventure une réconciliation. Tandis que la musique des Gnawas est née de l'expérience de la traite des Noirs par les peuples du Maghreb, celle d'University of Gnawa montre surtout ce qui rapproche inéluctablement le génie rythmique des Afriques en dessus et en dessous du Sahara – en particulier une conception de la religion via la pratique soufie au Sénégal et au Maroc; ce sont les animismes qui relient les mondes.

Le concert du CityClub est précédé comme d'habitude d'une projection, celle du film *Adios Carmen* de Mohamed Amin Benamraoui; il raconte l'enfance dans le Rif marocain d'Amar, qui vit seul avec son oncle, violent et buveur, et attend le retour de sa mère partie se remarier en Belgique. Organisée en collaboration avec le Festival cinémas d'Afrique, qui aura lieu à Lausanne du 17 au 20 août, la soirée fait donc résonner les images du désert et ses sons. ■

Aziz Sahmaoui & University of Gnawa. Précédé de «Adios Carmen», film de Mohamed Amin Benamraoui (Maroc, Belgique, 2013). Sa 10 juin, 18h30. CityClub, Pully. www.cityclubpully.ch

Festival cinémas d'Afrique. Du 17 au 20 août. Lausanne. www.cine-afrique.ch

9 juin 2017

Emission Magnétique, RTS Espace 2

— Cinéma CityClub au Festival cinémas d'Afrique-Lausanne

Le Cinéma CityClub se joint une nouvelle fois au Festival cinémas d'Afrique-Lausanne lors d'une soirée "film et concert" avec le concert d'Aziz Sahmaoui & University of Gnawa, précédé du film "Adios Carmen" de Mohamed Amin Benamraoui. Samedi 10 juin dès 18h30.



<http://pages.rts.ch/divertissement/generations/8652156-magnetique-du-09062017.html#timeline-anchor-segment-8652161>

23 mai 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



1^{ère} partie

https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170523_Cannes-1_LFM.mp3

2^e partie

https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170523_Cannes-2_LFM.mp3

Profusion de fantômes

Mardi 23 mai 2017

[Mathieu Loewer](#) [1]



Il y a quatre ans, Rebecca Zlotowski confirmait les promesses de *Belle Épine* (2010) avec un [Grand Central](#) [2] très abouti. *Planétarium* est plus ambitieux encore, et même un peu trop. D'où le désamour des distributeurs suisses, qui le délaissent au profit du seul CityClub à Pully – relais romand assidu des jeunes auteurs «à suivre» du cinéma hexagonal. Ce film bilingue, réunissant Natalie Portman et Lily-Rose Depp, a pourtant de quoi éveiller la curiosité.

L'actrice américaine résidant à Paris et la «fille de» promue révélation incarnent deux sœurs médiums, Laura et Kate Barlow. En tournée dans la capitale française, elles sont recrutées par le producteur juif André Korben (Emmanuel Salinger), qui veut capturer leur don sur pellicule pour révolutionner le septième art. En cette fin des années 1930, le trio réalisera tardivement que l'heure n'est plus aux passions futiles. Un comble que cet aveuglement, quand on se croit extralucide...

Résumé ainsi très succinctement, le scénario entremêle en fait une multitude de thèmes et motifs: le spiritisme comme métaphore du cinéma (convoquant tous deux des fantômes), l'art et ses illusions face au réel (sur fond de montée du fascisme en écho à l'actualité), ou encore cet étrange ménage à trois. A courir tant de lièvres à la fois, tout en variant les points de vue, *Planétarium* s'éparpille hélas assez vite, esquissant maintes pistes sans pouvoir les suivre.

Happée par la performance à l'américaine de Portman, la cinéaste se focalise sur le personnage de Laura, sa découverte des coulisses du cinéma et de la bourgeoisie artistique parisienne, puis ses sentiments pour Korben; tandis que la diaphane demoiselle Depp se retrouve à jouer les utilités. Quant à l'obsessionnel Korben, enferré dans ses expérimentations avant-gardistes et mesmériennes, il reprendra la main sur la fin.

Catalogue frustrant de signes et d'intentions, trop désincarné, *Planétarium* ne manque pourtant pas de séductions. Celles-ci sont surtout esthétiques. Dans l'écrin d'une sublime reconstitution historique, stylisée à dessein, Rebecca Zlotowski instille à son film une atmosphère onirique à la lisière du fantastique et compose de folles rimes visuelles. Des envolées lyriques à l'image de la voûte céleste d'un planétarium superposée en fondu enchaîné à un tableau de standard téléphonique. Ces fulgurances hypnotiques invitent à revoir un jour un film forcément déroutant à sa découverte, à la fois bancal et intrigant, qui célèbre et porte en lui la magie du cinéma. En espérant aussi que son auteure saura rebondir.

LOIN DE BOLLYWOOD

CHAITANYA TAMHANE Film d'auteur universel et sans une once d'exotisme, *Court (En instance)* révèle un jeune réalisateur indien à suivre de près.

MATHIEU LOEWER

Cinéma ▶ Il a tout juste 30 ans, et son premier long métrage de fiction trace un parcours qui force le respect. Dévoilé à Venise en 2014, *Court (En instance)* en est reparti avec le Lion du futur et le Prix Orizzonti – parmi une quinzaine de récompenses au fil des festivals. Succès à domicile aussi, où il s'impose aux Prix du cinéma indien en 2015, avant de devenir le candidat national aux nominations pour l'Oscar du meilleur film étranger en 2016. Dans la foulée, Chaitanya Tamhane est invité à rencontrer le cinéaste mexicain Alfonso Cuarón (*Gravity*) dans le cadre du prestigieux programme «Mentor & Protégé», sponsorisé par une marque horlogère suisse qui serait synonyme de réussite.

Joint par Skype dans sa ville natale de Mumbai (ex-Bombay), le réalisateur paraît d'ailleurs très au fait de la ponctualité helvétique. Après notre appel en absence à l'heure convenue, on reçoit le message suivant: «Vraiment désolé. En retard de 5 minutes. Serais avec vous dans exactement 3 minutes.» Quand son visage souriant apparaît à l'écran, on l'interroge d'emblée sur Bollywood, l'exotisme kitsch de ses superproductions chantées et dansées, auxquelles on résume à tort le cinéma indien. Et qui n'ont rien en commun avec *Court*.

Faux film de procès

L'usine à rêves ne fait guère fantasmer le cinéaste en herbe. A 19 ans, il le clame haut et fort dans *Four Step Plan* (2006), un documentaire dédié... au plagiat dans le cinéma indien! «C'était ma lettre d'adieu à Bollywood» rigole l'intéressé, en roulant les «r» dans l'anglais aux accents onduoyants du sous-continent. «Ma génération a grandi avec ces mélodrames et comédies musicales – c'était avant internet et les *blockbusters* américains. J'ai découvert plus tard que 80 à 90 % des productions indiennes sont des copies scène par scène, plan par plan, de films étrangers. Cette industrie en produit

depuis des décennies et s'en tire sans le moindre procès.»

Court se signale au contraire par son originalité et sa facture documentaire. Tourné en longs plans d'ensemble dans les rues de Mumbai, avec une distribution en grande partie non professionnelle, il imagine le cas d'un chanteur contestataire dont les textes incendiaires auraient incité un éboueur au suicide. Assigné en justice, cet agitateur indésirable se retrouve emprêtré dans une procédure kafkaïenne.

N'allez pas croire pour autant que Chaitanya Tamhane réalise là un traditionnel film de procès. «J'ai voulu renverser les règles du genre, où on assiste toujours à un combat pour la justice, avec gentil et méchant, des plaidoiries emphatiques, etc. La réalité est tout autre: c'est très calme dans les tribunaux de Mumbai, et on y trouve des gens comme vous et moi.»

Le tribunal comme miroir

Si les audiences rythment le récit, pas de suspense sur l'issue du procès. Le film montre surtout juge, avocat, procureure et accusé dans leur vie quotidienne. Le tribunal est ici un miroir: «Dissecter une institution, c'est parler de ceux qui en sont les rouages, de la société dont ils font partie. *Court* traite de la fabrique culturelle et sociale, plus que du système judiciaire en soi. La loi est tributaire de son interprétation, influencée par les valeurs et les croyances de chacun, qui viennent de nos origines, de notre éducation.»

Ainsi, le propos ne se réduit pas davantage à une dénonciation entendue des assauts antidémocratiques contre la liberté d'expression. Aussi brûlante que soit la question: «Je me suis inspiré de nombreux cas réels, où des activistes culturels ont été arrêtés sous de faux prétextes, accusés d'être des terroristes ou des maoïstes. La situation a encore empiré avec l'arrivée au pouvoir de la droite nationaliste, qui réprime toute forme de contestation.» Par ailleurs auteur d'un court métrage sur les secrets du thé Darjeeling (*Six Strands*)



Le cinéaste indien appartient à une génération qui puise son inspiration dans le cinéma mondial. DR

et d'une pièce de théâtre née de sa passion pour la magie (*Grey Elephants in Denmark*), Chaitanya Tamhane refuse l'épithète de cinéaste engagé. «Je n'ai pas l'intention de réaliser seulement des films sur des sujets de société. Mais en Inde, à moins de vivre dans une bulle, impossible d'ignorer les questions politiques. Elles s'insinuent de manière quasi inconsciente.»

Cinéma d'auteur mondialisé?

Avec ses allures de parfait film d'auteur, *Court* est évidemment soupçonné d'avoir été calibré pour le public occidental. Son auteur ne prend pas trop au sérieux ce reproche, formulé dans la presse indienne. «C'est une réaction au succès international du film. Quand je me suis lancé dans ce projet, j'étais dans la même situation que n'importe quel réalisateur indépendant qui débute et doit se battre. Je n'avais aucune idée de l'avenir du film, qui a d'abord été refusé par tous les grands festivals.»

«*Court* a une grammaire plus universelle que la plupart des films indiens, qui sont très mélodramatiques, concède toutefois Chaitanya Tamhane.

en avouant se nourrir d'œuvres de tous horizons. «A Mumbai, plein de vidéo-clubs proposaient des films étrangers, qui m'ont permis de découvrir le cinéma mondial vers l'âge de 18 ans. Je me souviens en particulier de *La Cité de Dieu*, du Brésilien Fernando Meirelles. Mais ceux qui pensent que *Court* est 'très européen' n'ont pas vu assez de films asiatiques! Jia Zhangke, Apichatpong Weerasethakul ou Abbas Kiarostami m'influencent autant que Michael Haneke ou Ruben Östlund.»

Le film plaide d'ailleurs sans peine sa propre cause, puisque quantité d'éléments culturels échappent aux non-initiés. Contexte politique et religieux, castes ou tradition de la chanson protestataire: rien n'est expliqué ni simplifié. «Les spectateurs étrangers ne réalisent pas non plus qu'on entend trois langues en plus de l'anglais: l'hindi, le marathi – parlé dans l'Etat du Maharashtra, dont Mumbai est la capitale – et le gujarati, de l'Etat voisin du Gujarat, car ses habitants sont nombreux à venir travailler à Mumbai, qui est le centre économique du pays», précise le cinéaste. Et seuls les Indiens per-

çoivent l'humour du film, plutôt dramatique pour un regard occidental.

Notre méconnaissance alimente certains malentendus et autres idées préconçues, tel l'inévitable cliché d'une Inde «tirillée entre tradition et modernité». Chaitanya Tamhane s'en amuse: «Bien sûr que ce pays est plein de contradictions, et Mumbai en particulier. Mais si on en vient à l'essentiel, les gens sont à peu près les mêmes partout. Vous connaissez certainement des personnages comme celui de l'avocat, qui a une vision du monde altruiste alors qu'il mène une vie bourgeoise. La censure aussi existe dans toutes les sociétés, mais à divers niveaux de sophistication. Les différences culturelles sont superficielles en regard de la condition et de l'expérience humaine.» Voilà pourquoi *Court* a su séduire au-delà des frontières indiennes. Et attise notre curiosité quant au prochain long métrage de son auteur, qui le promet «très différent». I

A l'affiche en mai à Genève (Cinélux), Pully (CityClub), La Chaux-de-Fonds (ABC), Neuchâtel (Minimum, ve 19 et di 21), Tramelan (Cinématographe, ve 19 et lu 22) et Delémont (La Grange).

LA REVUE DE PRESSE 2017

CINÉMA CITY CLUB ^{PULLY}

28 avril 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170428_mai_LFM.mp3

Voici quelques invitations à sortir des sentiers battus

ALTERNATIF Fidèle à son habitude, le CityClub, à Pully, programme des films en marge du circuit de la grande distribution.

A part «La tortue rouge», quel film nommé au César du Meilleur film d'animation «Ma vie de Courgette» a-t-il battu? «La jeune fille sans mains», de Sébastien Laudenbach. Un conte cruel qui voit un meunier

vendre sa fille au diable. Un film audacieux à plus d'un titre. Son esthétique d'abord, puisque ses coups de crayon laissent l'image parfois inachevée, tout en rendant perceptibles de belles émotions. Sa thématique ensuite, qui magnifie avec une force étonnante le corps de la femme tout en recourant au sang, au souffle, au cri. A noter que le film est aussi projeté au Spoutnik, à Genève.

Mohammed Assaf. Ce nom ne vous dit rien? Ce Palestinien a remporté en 2013 le télécrochet «Arab Idol». «Le chanteur de Gaza», d'un autre Palestinien, Hany Abu-Assad, raconte son histoire. Avec un air de «Slumdog Millionaire» un brin politisé, cette success story donne de la bande de Gaza, où elle a été tournée, une image inédite, grâce à l'insouciance des gosses qui y grandissent et à la force de leurs rêves.

«Impasse», d'Elise Shubs, aborde la prostitution à Lausanne sur le mode du documentaire. «Diamond Island», lui, use de la fiction pour illustrer le tiraillement de la jeunesse cambodgienne entre des standards de vie haut de gamme vantés par la publicité et la réalité de leur misère quotidienne. -CMA

CityClub
Infos et programmation complète:
→ cityclubpully.ch



«La jeune fille sans mains» (en haut à g.), «Le chanteur de Gaza» (en bas) et «Diamond Island» (à dr.) sont programmés au CityClub, à Pully. -DR

4 avril 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170404_avril_LFM.mp3

LE TEMPS



«Impasse», un film d'Elise Shubs.
© DR

CINÉMA

«Impasse»: de la migration à la prostitution

A Lausanne, un documentaire va à la rencontre de migrantes contraintes à la prostitution

C'est violent, une ville la nuit. Avec ses plans hivernaux de friches et de béton, «Impasse» dessine la géographie d'une antichambre de l'enfer. Sous les éclairages halogènes de cette zone industrielle lausannoise, les âmes se perdent et les voitures tournent tels des fauves cherchant leurs proies.

Rêve de réussite brisé

Elles viennent d'Afrique, d'Europe de l'est, d'Amérique latine. Attirées par le mirage d'un bon job permettant de sortir de la misère, elles se sont fracassées sur la réalité, sont tombées entre les pattes de maquereaux (-relles) sans scrupule, et leur rêve de réussite a fini sur le trottoir. Leurs histoires sont tragiquement banales. Les clients qui se croient tout permis parce qu'ils ont payé, la honte, une grossesse indésirée, la maladie, la menace d'une expulsion, et les «bourreaux», c'est le nom qu'elles donnent de leurs souteneurs, usant de menaces et de chantage...

Elise Shubs, 37 ans, signe son premier film. Diplômée en sciences humaines, spécialisée en droit d'asile, fondatrice de l'association Country Information Research Center (CIREC), elle a été l'assistante de Fernand Melgar sur *Vol spécial* et *L'Abri*. Avec «Impasse», la réalisatrice a voulu «parler de la prostitution, sans jamais la montrer, faire expérimenter au spectateur un autre point de vue sur cette activité».

2 minutes de lecture

📌 Cinéma

Antoine Duplan

Publié dimanche 2 avril 2017 à 23:12, modifié dimanche 2 avril 2017 à 23:12.

Réalisme poétique

Des femmes qui font le récit de leur déchéance, on ne verra que de lointaines silhouettes ou alors des gros plans sur les mains, les pieds, les meubles. Dicté par la pudeur ou la timidité, le dispositif laisse le spectateur sur sa faim, non qu'il fût un voyeur amoral, mais parce que l'empathie a besoin d'un visage, d'un regard. Plus radiophoniques que cinématographiques, les témoignages recueillis par Elise Shubs visent une forme d'abstraction.

Pour compenser l'absence de personnages humains, le photographe Matthieu Gafsou compose des plans très esthétiques. Devant sa caméra, le quartier de Sébeillon devient un décor de film noir, option réalisme poétique – voir le dernier plan, une flaque d'eau reflétant la lune et une étoile, celle de l'espoir sans doute...

Impasse, d'Elise Shubs (Suisse, 2017), 1h01. Projection en présence de l'équipe: Pully City-Club, je 6 avril, 20h

23 mars 2017

Emission La Puce à l'oreille, RTS Un



<https://www.rts.ch/play/tv/la-puce-a-loreille/video/yvan-bourgnon-et-la-chanteuse-fishbach?id=8488268>

16 mars 2017

Emission La Puce à l'oreille, RTS Un



<https://www.rts.ch/play/tv/la-puce-a-loreille/video/lagenda-de-la-semaine-de-linn-levy?id=8468681&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cd-f8da>

Pour sa deuxième édition, le Printemps de la poésie lève le nez de ses bouquins et interroge le cinéma

Le septième art, tout un poème

« THIERRY RABOUD



Dans *The Tree of Life* (2011), Terrence Malick déploie une narration déconcertante dont l'esthétique confine au poème. DR

Débat » Les réalisateurs seraient-ils des poètes qui s'ignorent? On se pose la question en découvrant la belle affiche du Printemps de la poésie, ce festival déployé un peu partout en Suisse romande depuis lundi et jusqu'au 25 mars. Car entre ces dizaines d'événements consacrés aux belles-lettres se cachent quelques soirées dédiées au cinéma. Des projections prolongées de tables rondes, dont les intervenants suggéreront quelques connivences entre ces pratiques artistiques qui,

toutes deux, placent l'image au cœur de leur langage.

Evidemment, la fascination des poètes pour le cinéma n'est pas neuve. Elle remonte aux années 1920, tandis que la génération de Cendrars, Apollinaire ou Max Jacob s'émerveille de ces toiles en mouvement. Et la réciproque est aussi vraie, le cinéma n'ayant jamais cessé de s'intéresser aux hommes de plume – ainsi du récent *Paterson* de Jim Jarmusch, à qui sera consacrée une soirée vendredi au CityClub de Pully.

Quête inlassable

Mais la question posée par le Printemps de la poésie est plus complexe: elle envisage le septième art capable de se faire poème. «Il n'y a pas besoin d'avoir un recueil en main pour être face à de la poésie. Elle n'est pas nécessairement textuelle, et c'est très souvent dans une salle de cinéma que le grand public s'y trouve confronté», relève ainsi Antonio Rodriguez, professeur à l'Université de Lausanne et spécialiste en poésie. Son collègue Alain Boillat, professeur en histoire du cinéma, voit pour sa part le qualificatif de «poétique» comme l'expression d'une audace formelle: «Lorsque le cinéma est qualifié de poétique, cela reste toujours une analogie pour décrire quelque chose qui ne correspond pas au canevas narratif traditionnel. Notamment lorsque le montage est inhabituel, ou que la temporalité est dilatée.»

Des procédés qui se retrouvent dans de nombreux films, où l'action est temporairement suspendue pour inciter le spectateur à la contemplation. «On voit même de telles séquences dans des films très connus, comme *Gravity*, *American Beauty* ou *In the Mood for Love*, exemplifie Antonio Rodriguez. Et je mentionnerais aussi la scène d'ouverture d'*Apocalypse Now*, une séquence très lyrique et esthétique, de l'ordre du souvenir, qui joue sur les analogies entre les pales du ventilateur et celles des hélicoptères. Elle me semble poétique, car elle se situe hors de la narration à proprement parler.»

Quelques cinéastes ont même fait de ces suspensions

poétiques leur marque de fabrique. «On peut citer Michelangelo Antonioni, Wim Wenders ou Gus Van Sant, représentants de ce cinéma qui «dédramatise» l'action, qui est beaucoup dans l'errance, la contemplation, la quête inlassable de quelque chose», note Alain Boillat. Et l'on pense encore au Tarkovski de *Stalker* ou évidemment à Terrence Malick.

Lyrisme déconcertant

Car s'il est un réalisateur dont l'esthétique est marquée par cette ambition poétique, c'est bien l'auteur de *The New World* et *The Tree of Life*, deux films qui seront projetés le 23 mars à la Cinémathèque de Lausanne. «C'est un vrai procédé chez lui, lié à une certaine iconographie qui confine parfois au kitch et qui peut fatiguer, mais que je trouve souvent assez belle. Et la dimension poétique de son travail est soulignée par l'utilisation récurrente de la voix off, où très peu de choses sont proférées par les personnages à l'écran, ce qui crée un certain flottement», note encore le cinéophile professionnel. Qui rappelle que le génie de Malick est de parvenir à se maintenir au sein de l'industrie

économique hollywoodienne tout en remettant en question ses canevas esthétiques.

«Très souvent, ce genre de film gagne des prix à Cannes»

Antonio Rodriguez

Effectivement, peu de réalisateurs ont l'audace d'intégrer dans leur casting des acteurs aussi réputés que Sean Penn, sans pourtant leur faire prononcer un seul mot! Un lyrisme déconcertant, qui a valu à son auteur de remporter la Palme d'or du Festival de Cannes en 2011. «Il est frappant de constater que, très souvent, ce genre de film remporte des prix à Cannes. C'est un festival qui semble apprécier un cinéma très poétique, mais sans oser le dire vraiment», conclut Antonio Rodriguez. La poésie n'a donc pas fini d'illuminer les écrans. »

» Soirée Jarmusch ce vendredi au cinéma CityClub de Pully (19h30). Journée Malick le 23 mars à la Cinémathèque de Lausanne (16h et 20h30). Programme complet sur www.printempspoesie.ch



L'écrivain américain James Baldwin (1924-1987). -DR

«I Am Not Your Negro»

De Raoul Peck. Avec James Baldwin.
Dès samedi au CityClub, à Pully.

★★★★☆

Couleur de peau & société

DOC Quand on parle militantisme antiraciste aux Etats-Unis, on pense à Martin Luther King et Malcolm X. Le réalisateur d'origine haïtienne Raoul Peck met en lumière un troisième homme, l'écrivain James Baldwin. Peck accole à un manuscrit inachevé des images d'événements d'hier et d'aujourd'hui, qui soulignent la force et la pertinence des réflexions de Baldwin sur le racisme. Coproduction suisse nommée à l'Oscar 2017 du Meilleur doc, «I Am Not Your Negro» est à mettre devant tous les yeux. Américains ou non. -CMA

La poésie refait son printemps et tisse des ponts avec le cinéma, la SF ou l'Orient



La Compagnie Poésie en arrosoir livrera à la Grange de Dorigny le spectacle «La terre déployée», basé sur des textes de poètes syriens.

Festival

Après une première éclosion fructueuse, le Printemps de la poésie revient avec une septantaine d'événements. Avant-goût avec son instigateur Antonio Rodriguez

Confinée aux cénacles lettrés, la poésie? Bien qu'il enseigne à l'Université de Lausanne, Antonio Rodriguez est bien loin d'imaginer une pratique poétique qui ne se plairait que dans ces milieux. Lui-même auteur en parallèle, il voit des occasions de poésie partout. Attablé dans un café lausannois, il n'a pas à chercher loin: «Décrire l'ambiance, l'odeur du lieu, le bruit des pas sur le parquet, ce qui pourrait se créer entre des gens attablés. Ou tenter de dire le bruit de la cuillère qui frappe contre la tasse.»

Pas si simple sans convoquer des lieux communs, l'exercice est selon lui néanmoins accessible à tout le monde. «Il faut revenir à une poésie au quotidien et du

quotidien, sans priver les gens de raconter des histoires en les terrorisant avec une visée artistique. On est toujours influencé par le modèle du poète retiré comme l'a été Philippe Jaccottet. C'est d'ailleurs une des grandes formes d'écriture de l'intime. Or aujourd'hui, les gens ont envie de se réunir, de discuter de poésie, d'en lire dans des lieux de pointe. Il y a une forme de désinhibition.»

La meilleure preuve en est donnée par le deuxième printemps de la poésie qui refléurait dès lundi, après une première manifestation très suivie l'an dernier. Pas moins de septante événements, quasi le double de la première édition, écloront en Suisse romande, et même outre-Sarine.

Lieux et formats divers

Dans le canton de Vaud, le festival s'épanouira dans des lieux aussi divers que le Théâtre de Vidy, la Cinémathèque, le Rolex Learning Center à l'EPFL ou la Maison des écrivains à Montricher. Dans des formes allant des lectures en passant par les spectacles, débats ou rencontres, avec

notamment un Marché de la poésie où se présentent les maisons d'éditions.

Jeu sur le rythme, l'analogie, construction non narrative, le genre emprunte de multiples formes. «La poésie a toujours existé, mais par rapport à certaines époques, elle peut circuler plus facilement grâce au multimédia. Cet art vieux de 5000 ans a d'ailleurs accompagné toutes les révolutions technologiques.» Un concours qui invite à tweeter son haïku est ainsi organisé.

«La poésie n'est d'ailleurs pas forcément attachée au texte», remarque l'instigateur de ce printemps. Le rendez-vous met ainsi en avant des frontières poreuses en s'intéressant cette année par exemple au cinéma: «Dans *In the Mood for Love* de Wong Kar-Wai, par exemple, la séquence où les deux protagonistes se croisent en allant chercher des nouilles est très pauvre narrativement. Mais il y a

«Il faut revenir à une poésie au quotidien et

du quotidien, sans priver les gens de raconter des histoires en les terrorisant avec une visée artistique»



Antonio Rodriguez
Organisateur du Printemps de la poésie

l'ambiance, la musique, le ralenti qui en font un passage lyrique qui saisit le spectateur.» Pour ausculter ces liens avec le septième art, une journée Terrence Malick se tiendra le 23 mars à la Cinémathèque suisse avec la projection de *The New World* et de *The Tree of life* ainsi que des débats. Projeté au CityClub le 17 mars à Pully, *Paterson*, de Jim Jarmusch, évoque la double vie d'un poète aujourd'hui.

Franchissement des seuils encore avec un volet «poésie et monde musulman»

qui se demande, au-delà des clichés et des peurs actuelles, ce que nous disent les poètes syriens. La Compagnie Poésie en arrosoir, notamment, leur donnera une voix. Varié, le programme offre de quoi intéresser néophytes et public averti. Quant à «la personne qui verrait les septante événements», Antonio Rodriguez imagine qu'elle «aurait certainement une vision assez claire de ce qu'est la poésie aujourd'hui.» **Caroline Rieder**



C'est sur ce catamaran sans habitacle qu'Yvan Bourgnon a passé 220 jours. DR

Dompter les vagues et son mental

DOCUMENTAIRE

Du 14 au 30 mars, le navigateur Yvan Bourgnon s'arrêtera dans 15 villes romandes, dont Vevey, Pully et Aigle, pour présenter «En équilibre sur l'océan», film retraçant son exploit de tour du monde sur un catamaran de sport sans habitacle. Il dévoilera également son nouveau projet pour dépolluer les océans.

Sandra Ciampetruzzi

Yvan Bourgnon est du genre têtue. Lorsqu'il a une idée, ce navigateur franco-suisse de 45 ans, va jusqu'au bout, même si pour cela, il doit passer par deux chavirages, une hernie discale, la reconstruction d'un bateau et une attaque de pirates, sans compter ses mains dévorées par le sel. Mais qu'est-ce qui fait avancer ce Chaux-de-fonnier, qui a gagné toutes les grandes courses au large? «J'ai toujours fait de la voile, depuis tout petit. J'ai fait

un tour du monde avec mes parents, puis j'ai fait beaucoup de compétition, raconte le navigateur. Mais je suis arrivé à un stade où j'avais l'impression de plafonner. Je me perfectionnais en technologie, en réglage, en technique, mais pas moi-même et ça il n'y a que l'aventure qui peut te l'apporter». Il décide alors d'embarquer sur un catamaran de sport sans habitacle pour faire le tour du monde. 220 jours et 55'000 km de mer plus tard, il a trouvé ce qu'il était allé chercher et le raconte dans son film, «En Equilibre sur l'océan», réalisé par Sébastien Devrient et Carole Dechantre, de Vertiges Prod.

Le corps en mode survie

«Chaque personne qui se met en danger développe ses sens ce qui lui permet de se protéger. J'ai failli me prendre 20 cargos sur la tête, cette peur au ventre fait que tous tes sens restent en éveil. Moi, j'ai énormément développé l'ouïe. La voile qui claque, le petit claquement sur la coque, chaque bruit a une signification. En Mer Rouge, j'étais étonné d'entendre le bruit des cargos avant même de les voir à l'horizon». Mais sa plus grande crainte était la réaction de sa peau, larguée 24 heures sur 24 aux assauts

de la pluie, du soleil, du vent et du sel. «On m'avait dit de me protéger tout le temps avec une combinaison étanche. Mais je commençais à pourrir à cause de l'humidité. J'ai donc instauré un rituel matin et soir où je me changeais complètement. J'envoyais mes



«Ils étaient armés jusqu'aux dents... Là j'ai vraiment eu très peur»

Yvan Bourgnon, navigateur

vêtements en tête de mât pour qu'ils puissent sécher. Je soignais alors ma peau en m'enduisant de crème. Le seul problème que j'ai eu ce sont les mains. À un moment donné, j'avais des trous à cause du sel, on voyait les tendons», se remémore-t-il en regardant ses mains. D'autres blessures sont venues entraver la progression du marin. Il a dû naviguer pendant deux mois avec le fléchisseur du bras déchiré. Au Sri Lanka, il s'échoue. Son bateau se brise et il est violemment projeté par les vagues. Résultat? Une hernie discale. Au lieu d'opérer, il fait 4h de rééducation par jour pendant 4 mois, le temps qu'on répare son bateau. Et la machine et l'homme repartent.

Attention pirates

En 2015, il passe proche de la Somalie. À la tombée de la nuit, un bateau s'approche. «Je me suis mis en combinaison toute blanche et me suis couché contre la coque pour me fondre avec le bateau en espérant qu'ils ne me voient pas. J'ai vu qu'ils étaient armés jusqu'aux dents. J'ai chaviré, risqué ma vie, mais là j'ai vraiment eu très peur. Ils ont tourné autour du bateau, puis ils se sont engueulés entre eux et sont partis. On m'a ensuite expliqué que leur religion leur interdit d'attaquer de nuit. Comme c'était la tombée de la nuit, ils n'arrivaient pas à se

déterminer s'il faisait encore jour ou non. C'est ça qui m'a sauvé».

Halte aux plastiques!

Si les émotions ont été à la hauteur de ses espérances, la quantité de plastiques présents dans les océans et notamment proches des côtes le fait sortir de ses gonds. «Il y a 32 ans, on a fait le même parcours avec mes parents et on n'a pas vu un seul sac plastique dans la mer. Là à certains endroits, je pouvais compter 100 morceaux de plastiques. La dégradation a été fulgurante, surtout en Asie du sud-est», déplore le marin qui aujourd'hui lance un projet pour décontaminer les océans de ces plastiques en construisant un quadrimaran géant qui récoltera les plastiques flottants. Le projet a démarré il y a un an et il faudra encore deux ans d'études. Mais plusieurs gros mécènes ont embarqué dans l'aventure et un quart du montant a déjà été trouvé en deux mois, sur un budget global de 20 millions d'euros.

Pour contribuer à la dépollution des océans <https://wemakeit.com/projects/the-sea-cleaners-2017>



Sur www.leregional.ch et notre application: D'autres photos

Projections avec le navigateur

14 mars à Vevey
Rex1 à 18h30 et 20h45

27 mars à Pully
CityClub à 19h15

30 mars à Aigle
Cosmopolis à 18h30

Infos sur www.vertigesprod.ch

PUB

ECOLE LEMANIA
CFC de Commerce
Etudes Secondaires
Langues Intensives

Augmentez vos chances de succès.

ECOLE LEMANIA
FONDÉE EN 1908 - A LAUSANNE

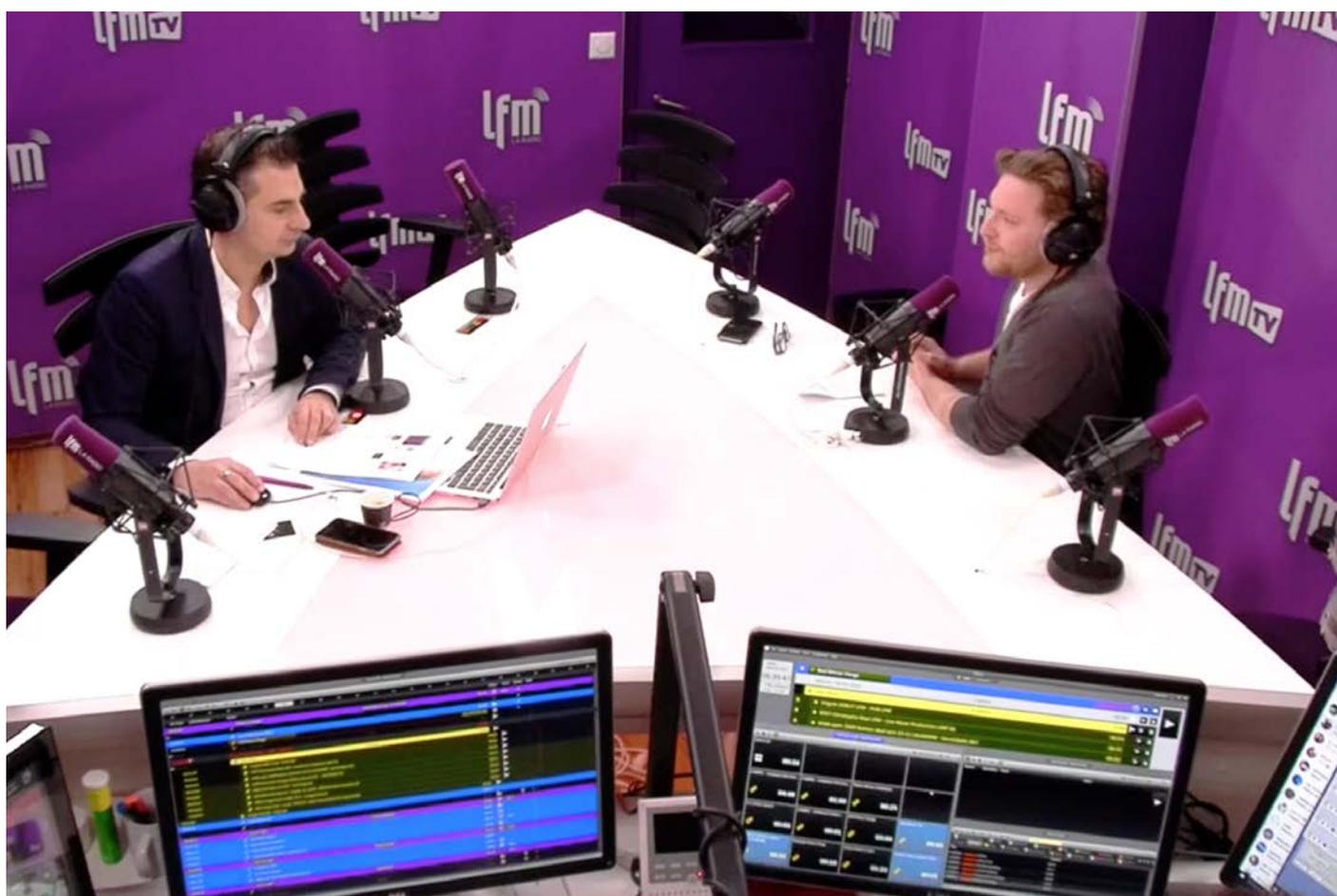
+41 (0) 21 320 15 01
admissions@Lemania.ch
www.Lemania.ch

LA REVUE DE PRESSE 2017

CINÉMA CITY CLUB PULLY

6 mars 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170306_Mars_LFM.mp3

Briser une trop longue omerta

DRAME Klaudia Reynicke transpose l'affaire Luca au Tessin pour scruter la mauvaise conscience d'un village reculé

Pour son premier long-métrage de fiction, Klaudia Reynicke a choisi de s'inspirer librement d'un fait divers qui a marqué l'histoire suisse récente: l'affaire Luca, du nom de ce petit garçon devenu tétraplégique suite à une agression non résolue, dont il a été victime à Veysonnaz, en 2002.

Il Nido ne parle pas directement de ladite agression, mais raconte le retour dans son village natal, des années plus tard, de Saverio (Fabrizio Rongione, un fidèle des Dardennes), le frère de la victime. Plus personne ne se souvient de lui mais, lui, il n'a rien oublié. Il est là pour mettre les villageois face à leurs responsabilités. Des villageois dont il va scruter l'âme, comme une mauvaise conscience bien décidée à briser une omerta qui a assez duré. Saverio a un chien qu'il laisse rôder. Il y a dans cette idée de mise en scène un acte fort de la part de la réalisatrice: alors que, dans le fait divers originel, tout semblait accuser un groupe d'enfants, une piste laisserait croire que Luca a été victime d'un chien. *Il Nido* laisse sous-entendre que cette théorie ne tient pas. Du moins c'est comme cela que l'on peut l'interpréter.

Oppressante étroitesse

Afin de mieux embarquer le spectateur dans son récit, la réalisatrice raconte cette histoire à travers le regard de Cora, une jeune fille qui, comme Saverio, est de retour dans un village qu'elle avait quitté, dont elle ne supportait plus l'oppressante étroitesse. Et qui comme lui va troubler son apparente harmonie. Tourné dans une vallée tessinoise, *Il Nido* souffre de quelques faiblesses inhérentes à un premier film, mais convainc par le volontarisme de sa mise en scène. ■ S. G.

★★ *Il Nido*, de Klaudia Reynicke (Suisse/Italie, 2016), avec Ondina Quadri, Fabrizio Rongione, Diego Ribon, 1h20.

Séance en présence de la réalisatrice, le vendredi 3 mars à 20h, CityClub, Pully.
www.cityclubpully.ch

... et encore

Femmes en survie

DRAME Avocate, épouse trompée, éleveuse de chevaux... Les héroïnes de «Certaines femmes» sont égales devant la déliquescence du rêve américain qui déteint sur leur destin. Filmées dans le Montana, dans des décors dignes des plus beaux westerns, elles se croisent dans la tristesse d'existences insignifiantes. C'est douloureux, mais c'est beau.

«Certaines femmes»

De Kelly Reichardt. Avec Kristen Stewart, Michelle Williams, Laura Dern. ★★☆☆
Dès samedi au CityClub, à Pully (VD).



Mauvaise conscience

DRAME L'arrivée d'un étranger (Fabrizio Rongione, à dr.) trouble la paix du village où vit Cora (Ondina Quadri, à g.). Elle réveille le souvenir de l'agression dont fut victime un gamin, 40 ans plus tôt. Et si les habitants avaient quelque chose à cacher? Inspiré de l'affaire du petit Luca, «Il nido» réussit une description sèche d'une omerta.

«Il nido»

De Klaudia Reynicke. Avec Ondina Quadri, Fabrizio Rongione. ★★☆☆
Dès vendredi au CityClub, à Pully (VD).

Aspect méconnu de l'immigration

DOC Dans les nuits douteuses de Vienne, de jeunes immigrés roms et bulgares, maris et pères dans leur pays d'origine, se livrent à la prostitution homosexuelle... Avec sa mise en scène stylisée, «Brothers of the Night» ressemble à une fiction. Pourtant, c'est bien un doc qu'a réalisé Patric Chiha. Son parti pris esthétique tantôt sublime le sujet du film, tantôt détourne l'attention du spectateur.

«Brothers of the Night»

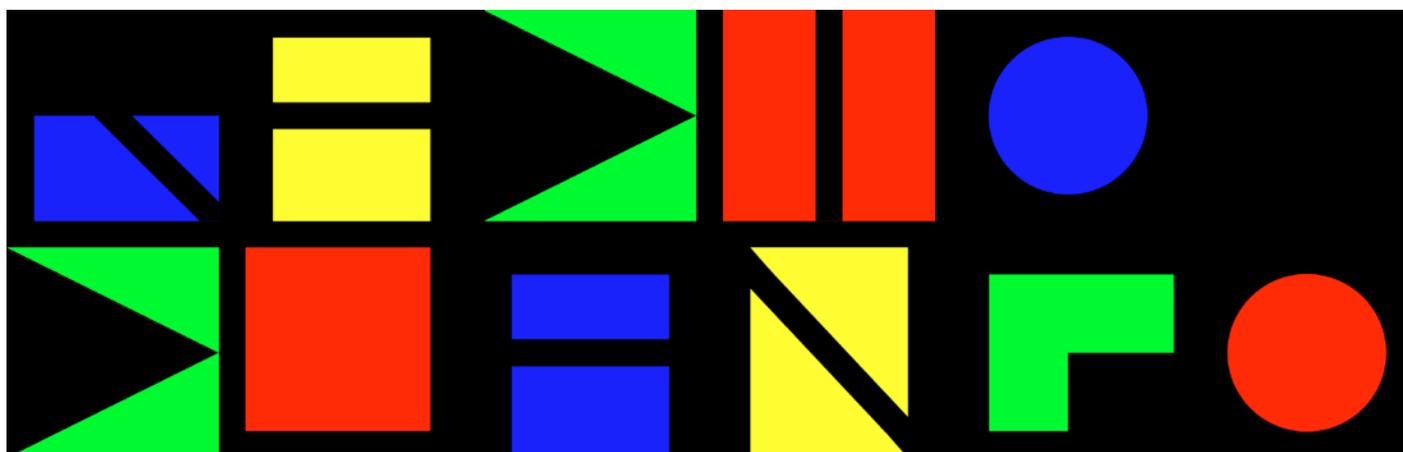
De Patric Chiha. ★★☆☆
Dès dimanche au CityClub à Pully (VD).

LA REVUE
DE PRESSE
2017

CINÉMA CITY CLUB^{PULLY}

15 février 2017

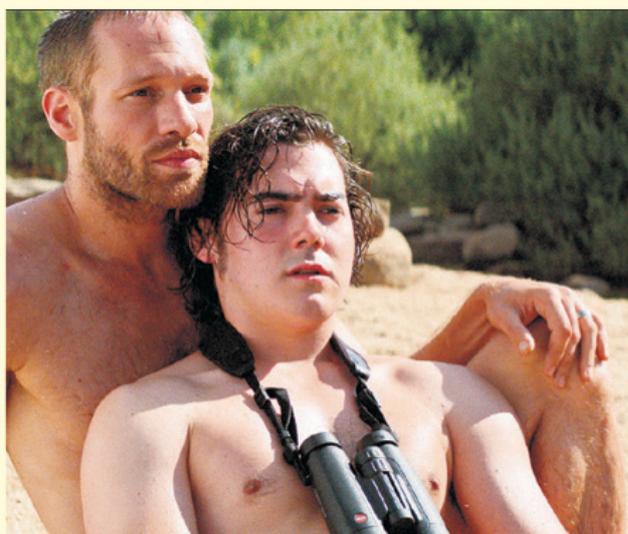
Emission Le Grand direct, Radio Django



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170215_CityClub_Radio-Django.mp3

Virée d'enfer pour un ornithologue

Alors qu'il observe des oiseaux en solitaire, Fernando (Paul Hamy, à g.) est emporté par des rapides. Ce n'est pas la fin de son voyage, mais le début d'une errance mystique. Au milieu d'une nature opulente, qu'il filme avec lenteur, le réalisateur portugais Joao Pedro Rodrigues bouscule son personnage de rencontres en épreuves, de terreurs en émerveillements. C'est exigeant, c'est éreintant,



c'est stimulant. C'est du bon cinéma, tout simplement.

«L'ornithologue»

De et avec Joao Pedro Rodrigues.
Avec Paul Hamy, Han Wen.



Dès vendredi au CityClub, à Pully.

LA REVUE DE PRESSE 2017

CINÉMA CITY CLUB ^{PULLY}

24 janvier 2017

Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170124_fevrier_LFM_audio.m4a

24 janvier 2017
Emission Morax sur LFM, Lausanne FM



https://www.cityclubpully.ch/documents/presse/radio-tv/170124_fevrier_LFM.mp3

3 janvier 2017
Emission Vertigo, RTS La Première



Vertigo, 03.01.2017, 17h06

Sébastien Lifshitz, cinéaste

Sébastien Lifshitz publie "Amateur" (éditions Steidl), un coffret de quatre livres réunissant une collection de photographies amateurs que le cinéaste a rassemblée pendant près d'une vingtaine d'années. En parallèle à cette actualité, Sébastien Lifshitz est de passage en Suisse à l'occasion de la projection de son dernier film "Les vies de Thérèse", un documentaire qui montre les derniers mois de la vie de Thérèse Clerc, militante féministe et homosexuelle, frappée d'un mal incurable.

Sébastien Lifshitz est l'invité de Pierre Philippe Cadert.

<https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/sebastien-lifshitz-cineaste?id=8220921&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>